

Les Nouvelles
de
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez Monsieur Jean-Yves Lacire, 146 rue Félix Faure, 76620 Le Havre)
associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

"Les Évangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 90 – Janvier 2022

1...Editorial par M. C. Ceruti.
Demande de prières pour Sophie.

2 ...Présentation de l'article du Dr Albino Carbognani par M.C. Ceruti

3 ...L'astéroïde de Sodome et Gomorrhe par le Dr Carbognani.

5... Présentation de l'encart.

6...Hypothèse sur la 4^{ème} demande du Pater par le Prof A. Luciani.

8 ... « Le ciel ça existe pour de vrai » par M.C. Ceruti.

9...Témoignage de Madame Michelle Reboul.

10... Les meilleurs manuscrits ne donnent pas toujours les meilleures leçons par Antoine Luciani
Encart : Dommages provoqués par la comète de Tougouska

EDITORIAL

Prions les uns pour les autres ! Cette épidémie qui continue à toucher la terre entière et beaucoup d'entre nous, a besoin pour s'éteindre de nos prières. Tenons-nous par la main (moralelement s'entend !), pour ceux qui sont touchés par elle, ceux qui ont peur, ceux qui ne se rendent pas compte de ce dont il s'agit, et d'autres parce qu'ils aiment braver le danger. Ne nous laissons pas décourager. Après tout notre association est née et a continué d'exister pour lutter contre la vague déferlante du modernisme qui nie toute (ou presque toute) historicité aux Évangiles ! Et quoi qu'en disent ses adversaires, petit à petit vous voyez bien que les fouilles archéologiques, les recherches des archivistes, des linguistes, des médecins, des interprètes et justement ici des astronomes...et j'en passe... démontrent que Jésus-Christ a bien existé, qu'il a bien donné des paroles de vie éternelle et de justice mais aussi d'amour et de pardon.

Alors en avant toute ! les disciples de l'Abbé Carmignac, toutes voiles dehors !

Marie-Christine Ceruti

Sur le point de « fermer » ce numéro, je reçois un courriel d'un ami de notre association, demandant des prières :

« Priez pour **Sophie**, une jeune femme de 32 ans avec un enfant de 3 ans et un autre de 3 mois qui a un cancer très agressif du sein. On vient de s'en apercevoir. Les médecins veulent lui enlever les 2 seins et faire une chimiothérapie très violente pour tenter de la sauver. Son mari s'appelle **Alexandre**. Transmettez autour de vous ! »

Découverte d'une « TOUNGOUSKA » préhistorique possible

L'astéroïde de Sodome et Gomorrhe

(Ci-dessous la traduction française de l'article du Docteur Albino Carbognani)

Les fouilles archéologiques conduites dans les ruines de la ville antique médio-orientale de Tall el-Hammam ont amené à la lumière ce qui pourrait être les indices d'un événement très semblable à la catastrophe de Toungouska, mais qui se serait produit en 1650 avant J.C. Le témoignage rendu par cet événement pourrait expliquer le passage de la Genèse où il est question de la destruction de Sodome et Gomorrhe.

Albino Carbognani 06/10/2021

Astronome de l'INAF-Observatoire d'astrophysique et des sciences spatiales de Bologne (Italie).

Il y a un peu plus d'un an, il est sorti sur *Scientific Reports*, un article intéressant dans lequel étaient exposés les résultats obtenus en étudiant l'implantation protohistorique d'**Abu Hureyra** en Syrie. Sur la base de traces de verre fondu et de nano diamants retrouvés sur place, les chercheurs concluaient qu'il y a environ 12.800 ans la région a pu être frappée par une petite comète. Ce qui ferait d'Abu Hureyra la plus ancienne implantation humaine connue, détruite par un impact. Abu Hureyra n'est probablement pas le seul cas de ce genre : les résultats des fouilles archéologiques effectuées dans la ville médio-orientale antique de **Tall el-Hammam (TeH)**, montrent qu'elle a toutes les cartes qu'il faut pour être considérée comme une **Tunguska protohistorique**.

Tout commence en 2005 avec le début des fouilles archéologiques conduites à Tall el-Hammam, une ville ancienne, fortifiée, se trouvant dans la vallée du Jourdain méridional, au nord-est de la Mer Morte : les ruines de ce site antique sont situées à l'extrémité méridionale de la vallée placée entre le Lac de Tibériade et la Mer Morte. Le site archéologique contient les restes d'un centre urbain fortifié qui a été **la plus grande ville de l'âge du bronze** de la région. Plus qu'une simple ville, TeH comprenait le noyau urbain d'une ville-état qui fleurit sans arrêt pendant environ **3000** ans à partir de 4700 av. J.-C. jusqu'à ce qu'elle soit détruite en environ 1650 av. J.C.. Ce qui est intéressant est que TeH n'était pas une ville isolée. Dans la vallée inférieure du Jourdain il y a les restes de **15 autres villes** et de plus de **100 villages** plus petits qui furent **tous abandonnés en même temps à la fin du milieu de l'âge du bronze** pour rester en grande partie **inhabités pendant environ 300 à 600 ans**. Qu'est-ce qui a provoqué un tel abandon simultané et généralisé d'un si grand nombre de centres habités, par-dessus le marché dans une des régions les plus fertiles du Moyen Orient ? Le but principal de la recherche des archéologues était justement de chercher à résoudre ce mystère, raison pour laquelle ils se sont concentrés sur les restes datables de la période allant de 1800 à 1550 av. J.C. environ.

La partie supérieure de TeH avait des murs épais de 4 mètres à peu près, avec des fondations massives qui soutenaient des remparts de briques de terre crue, des édifices à plusieurs étages (toujours en briques de terre crue), parmi lesquels un complexe de palais et une entrée monumentale. Aujourd'hui, il ne reste presque plus de briques de terre crue sur les fondations de pierre, à l'exception d'une douzaine de couches de briques, survivant du côté nord-est du sommet à 33 mètres de haut. Tous les murs ont été apparemment

Le soleil se levait sur la terre... quand le Seigneur fit pleuvoir du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu provenant du Seigneur. Il détruisit ces villes et toute la vallée avec tous les habitants des villes et la végétation du sol. Abraham... contempla de haut Sodome et Gomorrhe et toute l'étendue de la vallée et la végétation du sol et vit qu'une fumée montait de la terre, comme la fumée d'un four.

Les écrits qui composent la Genèse sont datables du VIème-Vème siècle avant Jésus-Christ, par conséquent le passage qui décrit la destruction des deux villes dériverait d'une tradition orale ou écrite (qui a été perdue), remontant environ à mille ans plus tôt. La destruction des deux cités bibliques s'adapte assez bien aux effets d'une explosion en atmosphère comparable à celle de Tunguska. En effet nous savons que les petits astéroïdes de la « classe Tunguska » sont beaucoup plus nombreux que les astéroïdes plus grands (ceux qui sont capables de provoquer une extinction de masse – pour nous faire comprendre) par conséquent il est statistiquement licite de s'attendre à un certain nombre d'impacts arrivés pendant l'époque historique, dont une fraction peut certainement être découverte avec les fouilles archéologiques d'antiques établissements ou de villes du passé. Tout compte fait, nos ancêtres de l'antiquité avaient leurs bonnes raisons de craindre la colère des dieux.

Albino Carbognani

Astronome de l'INAF-Observatoire d'astrophysique et des sciences spatiales de Bologne (Italie).

En encart...

vous trouverez une image ancienne des dégâts provoqués, le 30 juin 1908 vers 7 heures 13 du matin, par une onde sonore considérable venant du centre de la Sibérie, dans ce qui était alors l'empire russe. L'énergie de ce cataclysme, équivalente à environ mille fois celle de la bombe nucléaire d'Hiroshima, a détruit la forêt sur un rayon d'une centaine de kilomètres.

En allant sur youtube et en tapant « Toungouska », vous pourrez avoir des images de ce qu'a été cette catastrophe. Evidemment personne n'a photographié – encore moins filmé – sur le champ, ce qui s'est passé et il a fallu du temps avant qu'on puisse le faire. Ce qui explique que pour vous donner une idée de l'événement de 1908 nous avons choisi une image en noir et blanc, par conséquent plus ancienne, avec des arbres couchés donc assez loin du centre de la catastrophe qui a tout pulvérisé.

Vous pouvez, si vous le désirez, vous rendre compte de ce que peut être un impact de ce genre – en beaucoup moins violent, mais attention si vous avez les nerfs sensibles – aller voir sur Internet : <https://blogs.futura-sciences.com/feldmann/2018/06/28/30-juin-1908-explosion-dans-le-ciel-de-la-toungouska/>

... ce qui s'est passé en Russie (aussi) le 15 février 2013.

(M. C. Ceruti)

En somme le mot « *épiousios* » n'existe pas. Il faut donc en conjecturer le sens. C'est ici que l'helléniste E. Delebecque nous sera précieux. Nous résumons sa magistrale étude, parue dans « *Études grecques sur l'évangile de Luc* », page 167 et suivantes.

Il faut d'abord voir, nous dit-il, qu'un mot ne prend son véritable sens qu'à l'intérieur d'une phrase. Il convient donc de comparer les deux versions de la demande, celle de Matthieu (6, 11) et de Luc (11, 3). Dans la première on lit : « ton arton hémôn ton épiousion dos hémîn sèmeron ». Dans Luc les cinq premiers mots sont les mêmes, mais les trois derniers sont changés. « didou hémîn to kath'hrémèran ». Matthieu parle d'un don unique, et emploie, conformément au grec classique, l'impératif aoriste ». D'où : « donnez-nous, aujourd'hui, notre pain pour toujours. » Pour éviter cette anomalie on a recours à « *quotidien* ». Que le don soit fait aujourd'hui, et qu'il se renouvelle chaque jour. Cette adjonction sauve le sens, mais maltraite le texte. Dans Luc, au contraire, l'impératif présent et le « *to kath'héméron* » (chaque jour) invitent le fidèle à persévérer dans la prière. Quant au mot « *épiousios* », considéré en lui-même, on est bien obligé d'en conjecturer le sens, comme l'avait bien vu Origène, à partir de sa formation. « Les interprétations du mot, nous dit Delebecque, se divisent en deux catégories, selon qu'on le fait dériver du verbe *ienai* ou du verbe *einai* (survenir, suivre, ou être). Dans la première hypothèse il serait formé de la préposition « *épi* » joint au verbe « *ienai* ». Cela donne une floraison de traductions diverses, dont la plupart sont invraisemblables. La seule acceptable se rattacherait à l'expression courante « *he épiousa héméra* » (le jour qui point, ou le jour suivant). On pourrait alors traduire : « donne-nous chaque jour notre jour de pain » (notre pain jusqu'à demain) par allusion à la manne. Elle a pour elle l'autorité de St Jérôme (après hésitation), et celle de Dante (la *desiata manna*). Carmignac s'y rallie. Si l'on veut, au contraire, voir dans « *épiousios* » un composé de « *épi* » et de « *ousia* » (tiré du verbe *einai*, être) on aboutit à un sens comme « qui appartient à l'existence, complémentaire, suffisant, pour le présent jour, *quotidien* ». Ce dernier paraît le plus acceptable, une fois écartée l'interprétation d'Origène, décidément trop savante pour les disciples.

Mais toutes ces traductions se heurtent à la même objection : pourquoi les évangélistes auraient-ils inventé un mot, alors qu'ils disposaient de moyens d'expression très simples et très courants ? Dans la première hypothèse, pourquoi Matthieu n'a-t-il pas écrit « *eis aurion* » (jusqu'à demain) que l'on trouve déjà dans Homère, et qui est passée dans la langue classique, puis, dans le Nouveau Testament, chez Matthieu lui-même (6, 34), et chez Luc, dans l'Évangile (10, 35), et dans les Actes, (4, 3 et 5) ? Dans la seconde hypothèse, la notion de « *quotidien* » peut se rendre en grec par des adjectifs très courants (*egkuklios*, *hémérios*, ou par l'adverbe *hoshémérai*). Pourquoi avoir inventé un mot ? La question reste sans réponse.

Professeur Antoine Luciani

Témoignage de Madame Michèle Reboul (2)

Nous remercions beaucoup Madame Reboul et son éditeur de nous avoir permis de publier ce texte qui suit celui que nous avons publié dans le précédent numéro 89 (éditions VIA ROMANA (29, rue de Versailles, 78150, Le Chesnay) dans son nouveau livre : « Une âme en quête de la vérité ».

Mon ancien professeur de philosophie, Claude Tresmontant, montra son accord avec la thèse du Père Carmignac sur la langue sémitique et la date précoce des Evangiles, dans *Le Christ hébreu* publié en 1983 aux éditions François Xavier de Guibert. La logique s'accordait avec l'exégèse. Les apôtres vivaient en Palestine et ont donc écrit en hébreu, la langue de l'écriture, alors que la langue parlée était l'araméen. Avec Claude Tresmontant, le P. Carmignac en prouvant que les Evangiles avaient été écrits en hébreu entre l'an 30 et l'an 50, s'opposait aux pseudo-exégètes français, dont le redoutable P. Pierre Grelot qui fut professeur, comme le P. Carmignac, à l'Institut catholique. Le P. Carmignac y enseignait la critique textuelle de l'Ancien Testament et les manuscrits de la Mer Morte. Le P. Grelot, sans aucune preuve, tenait pour une datation très tardive du Nouveau Testament afin d'en évincer les apôtres au profit d'anonymes grecs du II^e siècle. Mais le P. Carmignac a démontré que l'original des Evangiles était écrit en hébreu et non en grec et que la datation des Evangiles était proche de la mort du Christ. Le P. Carmignac dans une lettre privée, parla d'une « authentique persécution » de la part du P. Grelot et de ses confrères modernistes qui suivaient les élucubrations de Rudolf Bultmann (1884-1976), luthérien, fils d'un pasteur luthérien. Bultmann affirmait sans aucune preuve que les Evangiles qu'il fallait « démythologiser », avaient été inventés par les premières communautés chrétiennes de Grèce, venant de Corinthe, Ephèse, etc., pour exprimer un ou deux siècles après Jésus-Christ ce qu'elles croyaient à son sujet. Or les Evangiles n'ont pu être écrits par des communautés grecques puisqu'ils ont été écrits en hébreu. Comment Bultmann ose-t-il dire que c'est une « exigence de la foi » de croire que les Evangiles sont des mythes, des légendes, des inventions de l'imagination très prolifique de communautés ? Comment auraient-elles pu se constituer sans les Evangiles et les témoignages des apôtres et de la Vierge Marie ? Comment pourraient-elles être chrétiennes sans adhérer à la vérité des paroles du Christ ? Comment auraient-elles pu imaginer qu'un homme seulement homme puisse dire « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6), « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle » (Jn 6, 54) et qu'un homme crucifié puisse ressusciter et être vu après sa mort par de nombreuses personnes, dont Marie-Madeleine et les apôtres ?

Le P. Carmignac avait pour lui le bon sens, celui du paysan qui connaît le réel, et le sens surnaturel affûté par la science de l'exégèse alors que ses contradicteurs se perdaient dans les fantasmes de leur idéologie anti catholique, bien qu'ils fussent prêtres. S'il existait un prix Nobel d'exégèse, il l'aurait mérité haut la main. Le P. Carmignac disait dans un sourire, de sa voix très douce : « Je n'en veux à personne, même si beaucoup m'en veulent. Je crois être sincère dans ma recherche de la vérité. Si on me présente des preuves convaincantes, je suis toujours prêt – je le dis devant Dieu – à améliorer ou même à modifier mes conclusions actuelles. »

L'Abbé Carmigac refuse « Ne nous soumetts pas à la tentation » dans la nouvelle traduction du Notre Père.

Au sujet du *Notre Père* demandé par l'Eglise depuis 1966, le P. Carmignac ne pouvait admettre que les fidèles disent « Ne nous soumetts pas à la tentation », car « Dieu ne tente

toute chance d'être le mot d'origine. C'est la « bonne leçon ». Toutefois il arrive que la leçon tirée d'un manuscrit jugé inférieur soit la bonne.

L'éminent historien de l'antiquité romaine, Jérôme Carcopino, en a donné quelques exemples dans son magistral ouvrage « Les bonnes leçons ». C'est ainsi par exemple que les bons manuscrits qui racontent l'aventure du malheureux Ovide envoyé en exil au fin fond de l'empire romain oriental, le font passer par « Aeithalis Ilva » - « la brûlante île d'Elbe ». Mais c'est impossible : autant dire que, pour aller de Marseille à Paris, il faut passer par Alger ! Certes, l'épithète convient à cette île riche en mines de fer avec leurs fourneaux ardents, mais la géographie dément les manuscrits. D'Italie, pour aller en Orient, il faut embarquer à Brindisi ou à Otrante, et passer par une bourgade nommée Aletium. Le mot original est donc « Aletha » et non Aeithalis » et ce mot n'est donné par aucun manuscrit ! Le « texte reçu » pour Jo 1, 13 ne serait-il pas victime d'une erreur de ce genre ?

Tous les manuscrits donnent le texte adopté par l'Eglise, et pourtant il paraît manquer de cohérence. Et René Robert dit : « S'il s'avère qu'une leçon s'impose pour des motifs internes, contre la tradition manuscrite, en ayant pour elle des citations patristiques, elle a quelque chance d'être la bonne... C'est justement le cas de Jo 1,13. Nous avons le témoignage d'Irénée et de Tertullien qui, au lieu du texte reçu, ont lu un singulier au lieu d'un pluriel : non pas « ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'une volonté d'homme, mais de Dieu », mais « lui qui est né , non du sang... mais de Dieu. »

L'auteur du « Contra haereses » utilise le v.13 au singulier, à la fois contre les Ebionites, qui faisaient de Jésus un simple homme, né de Joseph et de Marie, et les Gnostiques, qui niaient l'incarnation. Il est certain qu'il a connu l'évangile de Jean par éden, avec un verbe au singulier. S'il avait lu aussi un texte au pluriel, le changement ne lui aurait pas échappé. et il aurait rejeté énergiquement le pluriel. Quant à Tertullien, il accuse la secte des Valentiniens, au début du troisième siècle. D'avoir inventé le pluriel pour étayer leur thèse sur l'existence des élus spirituels . Il résulte de ces deux l'exemples que le texte au singulier était connu dès la plus haute antiquité.

Ce fait est bien établi.

Le P. Lagrange, semble-il, hésite entre le singulier et le pluriel. Il a opté finalement pour le pluriel, mais comme à regret, car il en connaissait les points faibles. La seule raison qui le fit pencher vers le pluriel, est l'insistance, dans la première épître de Jean, sur la naissance spirituelle. Mais cette raison n'est pas décisive. Car la naissance spirituelle a porté cause la naissance réelle du Christ et ne s'expliquerait pas sans elle. Les croyants sont nés enfants de Dieu par leur foi (d'où l'aoriste, qui indique un événement historique dans le passé, et le présent pour la conséquence.) Le P. Lagrange a bien vu le problème : comment devenir ce que l'on est déjà ? Il se tire de cette difficulté en disant que la naissance est le fondement, qui explique le devenir : c'est le germe, né à un moment du passé, qui se déploie dans le présent. Le P. Lagrange concède toutefois que son explication est un peu alambiquée. La TOB essaie de sauver le texte en faisant comme si Jean avait écrit « hoide » (ceux-ci) au lieu de « hoi » (qui) : « mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là... sont nés de Dieu. Cet artifice est une dérobaie, non une explication.

Mais il y a une singularité dont le P. Lagrange s'étonne. Nous le citons : « On s'étonne que Jean donne une description si détaillée des conditions d'une naissance ordinaire pour dire que ce ne sont point celles d'une naissance spirituelle et métaphysique. On comprendrait bien, au contraire, cette